

Recquignies dans les guerres mondiales

Dimanche 6 septembre 1914 : Krupp contre les forges de Recquignies

Texte de Jérôme Canny



La bataille des frontières fait rage depuis des semaines. Les bâtiments des Forges de Recquignies ne voient déjà plus passer les nombreux trains d'avant ce terrible été 1914. Le plan de guerre Schlieffen, suivi par Von Moltke, le général en chef, consiste à passer par la Belgique pour attaquer la France. La Meuse et la Sambre pour prendre Paris.

Mais les Belges se défendent crânement, énergiquement, vaillamment. Liège, puis Namur puis Charleroi et Mons sont tombées. Les troupes françaises qui combattaient dans le royaume refluent désormais tandis que les réfugiés belges affluent dans le Nord de la France. Parmi eux, cinq hommes : Aimé Dangre, Joseph Ladrière, Constant Lernite et deux frères, Camille et Oscar Préau. Leur ultime voyage.

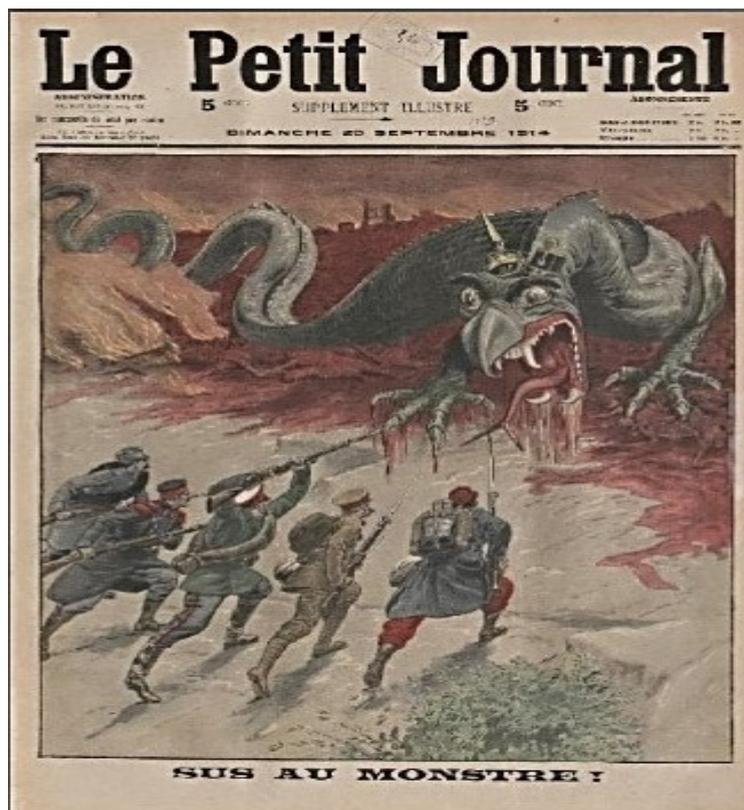
Les Uhlans, messagers de la dévastation, avancent. Ils sont capables de parcourir jusqu'à cent kilomètres par jour. Par les vallées et les plaines de Belgique. Ces cavaliers de l'apocalypse annoncent les orages d'acier. Comme si leurs casques à pointe leur permettaient de concentrer l'énergie céleste là où ils trottaient.



Des nuées d'obus « *hergestellt in Deutschland* ». Krupp, tel un Vulcain moderne, les façonnera dans ses forges. Canons et obus pour l'armée du Reich. Vrai, il répondra aux commandes du Reich. Vrai, il participera à ce que les historiens appellent l'effort de guerre. L'industriel sera l'un des rouages de cette guerre qui deviendra totale. Les quatre-vingt-mille ouvriers trimeront pour gagner un peu plus que leur survie dans cette entreprise paternaliste. Sous la conduite d'Alfred Hugenberg, qui n'est pas encore le ministre de l'économie d'Hitler. La famille Krupp encaissera les Reichmarks. Ils permettront à Margarethe, la mère ainsi qu'à ses filles Bertha et Barbara de continuer à aménager leur île privée à Capri. Elles pourraient vivre en sécurité, elles. Descendre la falaise rocheuse jusqu'à la mer et se promener sur cette rampe aux innombrables lacets. Une maçonnerie vertigineuse, témoin d'une époque où les riches aimaient vivre cachés. Loin des déluges de feu, des dévastations et des massacres. Loin des villages martyrs et des otages fusillés. Loin de la folie du Kaiser et des somnambules européens. Loin de la tombe grise de leur mari et père Friedrich à Essen.



A trois cents kilomètres de Recquignies se dresse prétentieusement une tombe massive, inélégante, surmontée d'un aigle germanique en bronze. On la croirait sortie des projets architecturaux d'Hitler pour Berlin dans les années 1940. Sa « Germania ». Une tombe siglée des trois cercles, symboles du conglomérat de la Ruhr. Une marque déposée, protégée, dont les canons allaient laisser leur marque presque indélébile dans les champs de bataille des Flandres à l'Alsace. Les trois mêmes cercles que ceux de l'ascenseur que vous utilisez de temps à autre aujourd'hui. Vous regarderez, ils sont gris, sur fond bleu et surmontés d'un arc. Une sépulture aussi volumineuse que les sept « Parizer Kanonen » que les Français surnommeront « Grosse Bertha ». Des canons de soixante-quinze tonnes et de la taille d'un train. Des obus de cent vingt-cinq kilos qui montent à quarante kilomètres d'altitude, aux limites de la stratosphère, avant de venir s'abattre sur les immeubles de civils innocents de la Ville Lumière. Deux cent cinquante-six morts à Paris en 1918. Les femmes Krupp, si distinguées, ne verront pas le massacre de 674 civils brûlés vivants dans l'église de Dinant. « Gott mit uns », Dieu avec nous, comme le proclamait la devise de l'armée de Guillaume. Les femmes Krupp entendront encore moins parler des treize fusillés de Recquignies. Ce massacre est presque banal après les atrocités commises par la Deutsches Herr à Tamines. Le récit dans la presse des mains coupées à des enfants en Belgique, pourtant faux, avait eu pour effet l'enrôlement massif de volontaires anglais. Une guerre de civilisation disent certains historiens dans laquelle les boches, les barbares, les Huns, les monstres ont à nouveau déferlé.



Krupp n'a pas non plus entendu parler de la création des forges de Recquignies en 1907. Des industriels belges voulaient vendre leurs produits en France et contourner le protectionnisme douanier. Recquignies, un village ordinaire dont la dernière syllabe fait aujourd'hui rimer l'un des noms du CAC 40 : Vallourec. Trois milliards de chiffres d'affaires pour l'entreprise française et quarante-et-un pour l'Allemande. Après tout, cette usine n'a pas la même spécialité que les siennes, lui l'homme des hauts-fourneaux. Après tout, le vieux conservateur qu'était Krupp se serait peut-être dit que les troupes allemandes avaient bien le droit de détruire ces forges. Puisqu'elles avaient copié un procédé germanique. Le laminage de tubes en acier sans soudure de Mannesmann. Ce sont d'ailleurs des soldats de la Rhénanie, comme eux, qui vont envahir Recquignies. Dans une biographie d'un des directeurs de l'usine, Fernand Valentin, on apprend que les machines seront déménagées dans l'Empire pendant la Grande Guerre et serviront à fabriquer des obus. La guerre serait désormais mondiale et la violence serait industrielle.



Paris, le 16 septembre 1920

Le Ministre de la Guerre cite à l'ORDRE de l'ARMÉE la commune de Recquignies (Nord)

« En partie détruite par le canon, n'a cessé de conserver son sang-froid et sa confiance dans le succès de nos armes pendant l'occupation ennemie et sous les bombardements »

(Cette citation a été insérée au J.O. du 18 septembre 1920)

►►► Rendez-vous dans le prochain bulletin avec le récit « Dimanche 06 septembre 1914, treize civils sont fusillés ».